

Sur les discours «hypergauchistes» de La Banquise

Si on lit attentivement les 334 pages (illustrations et sommaires inclus) des 4 numéros de *La Banquise* l'analyse du judéocide, de la question juive ou des camps d'extermination prend une place finalement assez réduite (une quarantaine de pages environ). A l'époque, les Banquisards se préoccupent d'effectuer un bilan des années post-68, d'analyser ce qu'ils appellent les mouvements «néoréformistes» [autogestion, écologie, féminisme qu'ils qualifient de «corporatisme clitoridien» (?!)] et de la social-démocratie au pouvoir. Ils s'intéressent aux transformations du capitalisme et du salariat et à l'évolution des guerres. Ils ne semblent guère se passionner pour la Seconde Guerre mondiale, ses causes et ses conséquences. Et pourtant, ils n'arrivèrent pas à se dépêtrer de l'affaire Faurisson-Guillaume pour des raisons amicales (Guillaume a été le mentor de certains d'entre eux) et théoriques car ils voulaient à la fois se démarquer théoriquement de «La Vieille Taupe n° 2» et de *La Guerre sociale* et en même temps conserver intactes les positions qu'ils avaient défendues sur de nombreux points avec leurs camarades qui avaient mal tourné. Cette gymnastique impossible les conduisit à s'embourber comme nous allons le voir...

– «*La Banquise*» n'est capable de montrer aucune empathie envers les victimes du judéocide

En ce qui concerne l'Holocauste, «*La Banquise*» se distingue par une confusion totale. Tout d'abord elle ne montre absolument aucune empathie envers les victimes du judéocide et dénonce la «**mythologie des camps de concentration**» sans nier leur existence. Elle se reconnaît certains points théoriques communs avec *La Guerre sociale*¹ qui a pourtant été un introducteur actif du négationnisme en France dans les milieux «hypergauchistes» notamment en défendant Faurisson.

La création de *La Banquise* est considérée par certains comme un point de rupture avec le négationnisme. L'historien Pierre Vidal-Naquet a qualifié cette revue, de façon plus adéquate, de porte-parole d'un «négationnisme discret» (même s'il émettra un jugement beaucoup plus indulgent par la suite). Un ex-membre de La Vieille Taupe est allé plus loin en expliquant qu'il s'agissait selon lui d'une scission entre des «faurissoniens intransigeants, intégristes (*La Guerre sociale*) et des faurissoniens critiques, méfiants, peu enthousiastes, mais pas en désaccord fondamental avec le révisionnisme (*La Banquise*)» (Bernard Ferry, p. 288 de Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme*).

Voici ce qu'écrivait La Banquise n° 2 dans un article intitulé «Y a-t-il une question juive ?» : «*Dans Nuit et Brouillard, Alain Resnais, utilisant des documents réalisés par les Américains après la libération des camps, montre des monceaux de cadavres remués au bulldozer. Pour l'adolescent occidental moderne, il est pratiquement impossible de ne pas être saisi d'horreur devant de telles images. Était-ce pour me défendre contre cette horreur que j'éprouvai aussitôt le besoin de prendre un peu de recul ? Première objection: en remuant avec de gros engins à chenilles la terre du cimetière de Bagneux, on obtiendrait des images à peu près aussi horribles. Que prouveraient-elles ?*»

Ce qui frappe dans ce type de «raisonnements» stupides, c'est le peu d'empathie que ce collectif ultragauche exprime face aux victimes du plus important génocide commis dans l'histoire humaine, du moins dans un espace de temps aussi limité et avec tous les moyens fournis par la technique industrielle moderne. Face à l'horreur qui le saisit, notre auteur a besoin «de prendre un peu de recul». Et ce «recul» (un terme fort bien choisi en l'occurrence...), où le mène-t-il ?

¹ Pour avoir une idée de ce qu'était les milieux de l'ultragauche négationniste, au printemps 1983 citons le témoignage d'André Dréan, qui se rendit, à reculons, à l'une des réunions du groupe *Guerre de classe* (issu d'une scission du groupe Commune de Cronstadt de la FA), et après celle-ci rompit tout lien avec eux : «*Nous sommes tombés sur des individus des deux sexes, obsédés par la question juive, au point que même la question des chambres à gaz est passée à l'arrière-plan. Sans même parler du reste. En guise de critique du monde, on nous a présenté, enrobée dans de la phraséologie néo-bordiguiste, la énième version du complot juif sur le monde et de véritables justifications de l'antisémitisme à l'Est de l'Europe depuis l'époque de la Révolution française. D'après les rédacteurs de Guerre de classe, dans la société médiévale encore basée sur les communautés à dimensions humaines, les juifs auraient représenté le capital financier, joué le rôle d'usuriers et d'intendants au service des nobles contre les paysans, etc. Donc, à l'Est, il y aurait eu de «l'antisémitisme révolutionnaire. (...) En fin de soirée, le summum a été atteint quand l'un d'entre eux a prétendu que Le Protocole des sages de Sion, le célèbre faux antisémite écrit par l'Okhrana, la police politique de Nicolas II de Russie, pour justifier les pogroms, était peut-être véridique !*»

Tout d'abord à la comparaison absurde ci-dessus, qui ignore la différence élémentaire entre le fait d'être enterré dans un banal cimetière parisien et celui d'être jeté dans la fosse commune d'un camp d'extermination nazi après avoir été affamé, fusillé ou gazé (on notera que ce passage et cette comparaison figuraient déjà textuellement dans «L'horreur est humaine», article publié dans *La Banquise* n° 1 et qu'il ne s'agit donc pas d'une simple «maladresse» de rédaction).

Comment peut-on mettre sur le même plan la mort d'individus décédés dans leur lit, de mort naturelle le plus souvent, suite à une maladie, entourés de soins médicaux, et l'assassinat planifié de millions d'individus par la famine, la promiscuité, le travail forcé, les fusillades, les tortures, les marches forcées, les expérimentations «médicales» et le zyklon B ?

Mais le «recul» prôné par les Banquisards ne s'arrête pas là. Nos «radicaux» ne comprennent pas non plus l'importance de dénombrer précisément les victimes du génocide. Ils laissent, avec mépris, cette tâche aux historiens (bourgeois, ajouterons-nous). Dans «L'horreur est humaine», ils vont jusqu'à écrire: «*Les passions soulevées par la mise en question du nombre des victimes juives du nazisme révèlent un mode de pensée commun aux bourreaux et à leurs contempteurs.*»

Encore une fine comparaison: bourreaux et «contempteurs» du nazisme partageraient le même «mode de pensée»? On connaît la prochaine étape de ce «raisonnement» (du moins pour les négationnistes et les antisémites): la comparaison entre bourreaux et victimes du génocide hitlérien. Emportée par sa fougue, *La Banquise* prête aussi à l'historien Poliakov l'idée absurde que le chiffre de six millions de victimes serait «six fois plus horrible qu'un million» ! Sans bien sûr apporter la preuve de cette assertion par la moindre citation.

Et les Banquisards insistent dans «Le roman de nos origines»: «*Traiter le massacre des Juifs pendant la guerre en consacrant cent pages (un tiers du Drame des Juifs européens², 1964, à des calculs statistiques pour savoir si 1 million 600 000 Juifs ou bien 6 millions sont morts, c'est bien prendre les choses par le petit bout de la lorgnette, continuer Nuremberg en le contestant. Un livre profond et neuf sur ce sujet serait documenté, mais sortirait des faux problèmes de quantification. On a tout dit quand on a montré comment se forma comme un dogme le chiffre pour le moins douteux de six millions. On ne dit rien quand on élabore soi-même des statistiques rivales aussi invérifiables, pour le lecteur non spécialiste, que celles qu'on critique.*»

A l'époque, le travail de Raoul Hilberg sur *La Destruction des Juifs d'Europe* était déjà paru en anglais (en 1961). Mais, même si cet ouvrage n'était pas encore publié en français, on savait déjà beaucoup de choses. Le fait de trouver secondaire («*petit bout de la lorgnette*», «*faux problèmes*», «*chiffre douteux*») la quantification du génocide pose plusieurs problèmes graves. Quant au «*livre profond et neuf sur ce sujet*», trente ans plus tard, les Banquisards ne l'ont toujours pas écrit !

Comment ignorer que tout individu qui croit avoir perdu un ou des proches lors d'une guerre, d'une catastrophe naturelle ou même d'un accident d'avion, a besoin de savoir s'il est vivant ou mort ? Et comment acquérir cette certitude sans mener une enquête approfondie, et, entre autres démarches, compter les morts ? Comment ignorer que la «comptabilisation» des victimes et la vérification font partie des tâches nécessaires à la fois pour les survivants mais aussi pour la justice ?

A moins de considérer que toute forme de justice disparaîtra magiquement avec l'avènement de la «communauté humaine», parce que toute forme de criminalité meurtrière aurait disparu elle aussi par miracle, la «comptabilité» des victimes a (hélas !) un bel avenir, même sous le «communisme» que nous souhaitons !

Faute d'informations précises, des centaines de milliers de Juifs ont attendu pendant des années qu'on leur donne la preuve que leurs proches étaient morts. Là encore, le matérialisme vulgaire joue des tours aux pseudo-radicaux. Pour faire son deuil de quelqu'un, il faut déjà savoir s'il est mort, et donc il faut comptabiliser et identifier les personnes décédées. Ne pas comprendre cela, c'est – au minimum – vivre sur une autre planète où l'empathie est objet de mépris. Or sans empathie, il n'y a pas de solidarité solide, que des calculs ou des raisonnements froids.

- ***La Banquise est incapable d'expliquer les causes de l'antisémitisme et nie la spécificité du judéocide***

Obnubilé par ce qu'ils appellent l'«antisémitisme moderne», les auteurs sont incapables de nous expliquer les causes de ses formes antérieures, et donc le lien entre passé et présent, lien pourtant essentiel pour un «penseur» qui se dit «marxiste». Les auteurs se réfugient dans des généralités d'une banalité affligeante: «*La société capitaliste qui repose sur la concurrence et l'uniformisation a produit cet antisémitisme de concurrence qui, en période d'exacerbation de celle-ci, tend à l'élimination des éléments les moins uniformisés.*» Et ils se contentent de remarquer à propos des siècles précédents: «*Jusqu'à la constitution de l'empire russe en Europe orientale, et*

² Il s'agit d'un ouvrage de Rassinier mais il n'est pas honnête de laisser croire que les préoccupations statistiques monomaniaques de Rassinier seraient apparues seulement en 1964 car on les voit à l'œuvre dès *Le Mensonge d'Ulysse* et dans tous ses livres ultérieurs. *Le Mensonge d'Ulysse* est avec *Ulysse trahi par les siens* l'un des deux ouvrages antisémites de Rassinier recommandés comme «utiles» par... Gilles Dauvé dans sa préface de 1979 et à propos duquel, en 1983, dans «Le Roman de nos origines» il persiste et signe: «Le Mensonge d'Ulysse de Rassinier est un document intéressant, s'il tranche sur la plupart des écrits de concentrationnaires, et sur le délire de certains». Pourtant, s'il y a bien un ouvrage «délirant», anticommuniste et mensonger sur tous les plans, c'est bien celui-là !

jusqu'à la fin de l'empire ottoman en pays musulman, de multiples ethnies et confessions différentes cohabitèrent sans trop de heurts pendant les périodes de paix et de prospérité, tandis qu'aux époques troublées, les minorités étaient évidemment les premières visées par l'agitation.» On admirera le sens de la litote de nos Banquisards: «heurts» et «agitation», voilà des mots bien pudiques et neutres pour décrire les persécutions et massacres antijuifs durant des siècles...

L'article ne nous offre aucune analyse de l'histoire du peuple juif. Il réduit le nationalisme juif à une simple «manipulation politique»: *«Mais il n'est pas possible de ne pas voir que, depuis le XIX^e siècle, qui a vu apparaître à la fois l'antisémitisme moderne et le sionisme, la prétendue question juive et les diverses manières de la poser et de poser son existence relèvent de la pure et simple manipulation politique»*. Ce qui lui permet de ne pas réfléchir aux problèmes posés par le nationalisme – y compris le nationalisme juif ou israélien – et aux moyens de le combattre efficacement, ici et maintenant.

La Banquise renvoie dos à dos l'antisémitisme et le «philosémitisme», comme si les effets de l'un et de l'autre étaient en quoi que ce soit comparables !

Les auteurs écrivent: *«Les manipulateurs ennemis – politiciens sionistes et antisémites – avaient en commun d'invoquer en renfort de leurs manipulations une mythique communauté de destin juive et une étanchéité du judaïsme aux autres cultures qui relevait, elle aussi, du mythe»*. «La Banquise» met tous les «sionistes» dans le même panier, et ignore sans doute qui était Ber Borochov³ et ce que représentaient les sionistes de gauche, malgré toutes leurs limites.

Les auteurs prétendent que *«la question juive était sur le point d'être résolue par l'assimilation pure et simple des citoyens de confession israéliite»*: on se demande alors comment Hitler a pu aussi facilement persécuter, fichier, déporter puis exterminer une fraction aussi «assimilée» de la population allemande sans susciter de réactions des autres «citoyens» et des autres «confessions»; de plus, une telle affirmation péremptoire suggère que «l'assimilation» dans la société capitaliste pourrait être – en soi – une chose positive, ce qui est pour le moins contestable pour un «communiste» mais qui, reconnaissons-le, est bien dans la tradition marxiste, social-démocrate, communiste et stalinienne.

«La Banquise» affirme, bien sûr, que l'existence d'Israël nourrit l'antisémitisme: *«Conduit par la logique de sa situation et de sa nature belliciste à soutenir partout les pires régimes exploités et terroristes étatiques – Afrique du Sud, Amérique latine – l'Etat d'Israël ne peut que susciter des sentiments anti-israéliens et antisionistes chez les exploités du monde entier, tout en s'acharnant à dénoncer partout (parfois même à juste raison) un antisémitisme qu'il prétend combattre mais dont il a besoin pour survivre»*. Comme si l'antisémitisme était né en 1948 et que le génocide avait eu lieu après la création d'Israël !

- *La Banquise tient des propos ultra-radicaux contre le capitalisme, le colonialisme, l'impérialisme, etc., mais ses discours sont incohérents.*

La Banquise commence par expliquer qu'il n'y a pas de hiérarchie dans l'horreur, puis elle dénonce tous les crimes du colonialisme ou du capitalisme, comme s'ils étaient PLUS importants que ceux du nazisme. Or, à l'époque moderne, on ne peut citer un seul massacre conçu, planifié et appliqué de façon aussi systématique, dans un laps de temps aussi court, pour exterminer une population déterminée. On peut dire que le Grand Bond en avant ou les famines soviétiques étaient du même ordre statistique, voire plus importantes, mais il n'y avait pas, derrière ces catastrophes, la volonté d'exterminer une catégorie spécifique de la population. Enfin, elles se sont étendues sur des périodes plus longues, à travers des mécanismes totalement différents.

- *La Banquise chérit les utopies totalitaires*

La Banquise présente le communisme comme un système qui pourrait avoir des points communs avec la pureté originelle supposée du stade de l'«homo sapiens»; cette hypothèse rappelle étonnamment la conception totalitaire de l'«homme nouveau» chère à Staline et Che Guevara ou celle de la «page blanche» chère à Mao (*«l'homme communiste se retournera sur son passé (s'il en éprouve parfois le besoin)»*) et *«il se sentira probablement plus proche de cet Homo sapiens avec lequel il aura renoué pour le réaliser enfin»*).

L'idée que la «question juive» disparaîtra parce que l'humanité aura des questions économiques et sociales plus importantes à traiter illustre toute la prétention de la prose et la vanité de la pose «radicales»: *«les communistes n'ont pas à étudier gravement la question de l'inflation, parce qu'ils œuvrent à la destruction pure et simple de l'économie et à la fin de son règne réifiant sur les hommes, de même, parce qu'ils travaillent à l'avènement de la communauté humaine, n'ont-ils pas à se pencher sur la question juive parce qu'ils dénoncent en son existence même une survivance de la préhistoire de l'humanité»*. On remarquera la profondeur de la pensée banquisarde: comparer une question tout à fait secondaire pour l'humanité comme celle de l'inflation, avec celle des identités nationales ou «ethniques» qui provoquent des conflits et des guerres depuis des siècles, c'est vraiment se moquer du monde ! Mais c'est assez commode pour justifier son ignorance...

³ Théoricien marxiste et socialiste sioniste (1881-1917) dont on trouve quelques-uns des textes en anglais, notamment «La question nationale et la lutte des classes» (1905), «Le développement économique du peuple juif» (1916), sur le site http://www.zionism-israel.com/hdoc/Borochov_Economic_Development.htm

De plus cela induit l'idée naïve que toutes les différences humaines pourraient disparaître magiquement à la suite d'un processus révolutionnaire, et, pis (si c'est encore possible), que seuls les «communistes» seraient capables de savoir ce qui est important ou pas pour les êtres humains !

Si l'on veut «prouver» que les différences entre les êtres humains n'existent pas, il suffit de nier leur existence comme *La Banquise* le fait au nom du «communisme» dans sa conclusion: «*Mais, malgré son cortège d'atrocités, malgré sa splendeur et sa misère, la question juive est typiquement l'une de ces questions qui disparaîtront d'elles-mêmes et qui donc, littéralement, ne se posent pas.*»

Dans «L'horreur est humaine», paru dans *La Banquise* n° 1 (<http://troploino.free.fr/biblio/humaine>) on trouve encore plusieurs inepties, et propos aussi absurdes que les précédents.

Tout d'abord le collectif fait semblant de croire que les Juifs pensent appartenir à une même «race» et évidemment nos Don Quichotte démontrent avec brio que les races n'existent pas ! Les sionistes et les Juifs en général ne parlent pas de race mais de peuple, de nation, ce qui n'est pas du tout pareil. Mais cela évite aux Banquisards de se demander s'il existait un peuple juif (ou des peuples juifs), une nation en formation, etc. Puis ils comparent «*le juif déporté par les nazis et le prolétaire déraciné par l'accumulation primitive*» qui tous deux «*ont en commun d'éprouver dans leur chair le déchirement des liens affectifs et sociaux, la perte des rôles, qui donnaient à leur vie son contenu*». En clair, *La Banquise* compare le fait d'aller trimer à l'usine et celui de finir en cendres dans un four crématoire...

– *La Banquise* **prépare et accompagne la victoire du relativisme postmoderne**

Ce mode de pensée rappelle furieusement celui de certains psychologues ou féministes actuels qui, eux aussi, suppriment toutes les différences (dans ce cas, entre les actes voire les pensées des mâles) pour mieux vendre leur camelote idéologique: ainsi une plaisanterie machiste, un regard concupiscent ou libidineux est mis sur le même plan qu'un viol ou un harcèlement systématique au travail, et rangé dans la catégorie des «violences» sévèrement punissables par la loi. Même aplatissage de la réalité, même incapacité à définir des nuances, même «pensée» simpliste – au service de causes différentes, bien sûr.

Dans le même article calamiteux, *La Banquise* compare camps nazis et supermarchés, cartes de la Sécurité sociale et numéros tatoués sur la peau des déportés. Ainsi, pour nos «radicaux», il n'existe pas de différence fondamentale entre une entreprise d'extermination industrielle de masse et une entreprise de distribution de biens de consommation !

Certains éléments de l'ultragauche, issus d'une génération radicalement antifasciste, n'ont su résister au rouleau compresseur de la propagande antitotalitaire et pro-identitaire qu'en rejetant les acquis⁴ de l'antifascisme et en défendant des positions hypercritiques absurdes qu'elles soient anti-antifascistes, antiféministes, anti-antiracistes, etc.

Il est symptomatique que, dans «Le Roman des origines» (paru dans *La Banquise*) ils accusent l'affaire Faurisson et l'attentat de Copernic d'avoir réveillé un «communautarisme juif». Ils ne se rendent même pas compte que ce communautarisme (et les autres mouvements identitaires dont ils percevaient justement, dès 1983, l'influence néfaste) **ne peut** se combattre en renvoyant dos à dos sionisme et antisémitisme, racisme et antiracisme, homophobie et défense des droits des homosexuels, pédophilie et défense de l'intégrité physique de l'enfant, fascisme et antifascisme, etc.

Au nom de la compréhension du communisme comme mouvement embrassant la totalité des activités humaines, *La Banquise* (comme *La Guerre sociale* qui a écrit «Misère du féminisme» dans le n° 2 de la revue) critique toutes les idéologies basées sur des critiques partielles du capitalisme en ne voyant pas que la totalité («le capital») n'apparaît jamais en tant que telle. Corollairement, il n'y a aucune tentative de comprendre justement ses critiques partielles. Les Banquisards se sont servis d'un langage «marxiste» et de références abstraites aux Gauches communistes des années 20 pour dénoncer l'antiracisme et l'«instrumentalisation» ou «l'usage mystificateur» par Israël et les «sionistes» du génocide des Juifs, pour dénoncer le culte de l'enfant initié par le Capital, pour s'opposer aux mouvements jugés trop parcellaires au nom de raisonnements sur le «communisme» intégral, etc.

Leur langage «radical» leur permettait (et leur permet encore pour certains comme Dauvé) de se distinguer des autres ultragauches définitivement passés au négationnisme et à l'extrême droite, mais leur rhétorique creuse, inspirée à la fois des situs et des «gauchistes» de la Troisième Internationale, brouillait et brouille encore la compréhension qu'ils prétendent combattre.

⁴ On peut en citer au moins trois qui tracent une ligne de démarcation politique essentielle :

– le judéocide n'est pas un «gigantesque point de détail» de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, comme le pensaient et le pensent encore Gilles Dauvé et certains de ses amis ;

– les libertés et les droits démocratiques ne sont pas un luxe superflu, ou un écran, destiné à empêcher toute révolution sociale ;

– et les militants fascistes et staliniens ne sont pas à mettre dans le même sac, même s'ils défendent des systèmes totalitaires.

1983 est aussi l'année où Serge Quadruppani publie son *Catalogue du prêt à penser français depuis 1968*. S'il est un critique pertinent des modes intellectuelles dans l'après-68, modes qui visent toutes à liquider l'héritage de Mai, l'auteur défend malheureusement une conception dangereuse de la liberté d'expression totale, conception qui l'amène à reproduire une vingtaine de pages de la prose faurissonienne, dans un chapitre intitulé «Les nazis, la mémoire, l'avenir» situé à la fin de l'ouvrage. S'il considère que Faurisson «*délire*»⁵ lorsqu'«*il reprend à son compte un argument antisémite*» à propos de la responsabilité des Juifs dans le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, il lui semble dangereux de qualifier le professeur négationniste d'antisémite ! «*Je me garderai, quant à moi, de passer de la condamnation des idées à la damnation des individus.*» Que de prudence !

Mais Quadruppani tient quand même à retirer certains faits historiques («*chiffre des morts juifs*», «*mécanisme exact du déclenchement du massacre*», etc.) des «mains d'un idéologue» peu sérieux pour le remettre entre celles des historiens sérieux. Et il s'étonne, en même temps, que ces derniers n'aient pas envie de débattre de questions posées par un type qu'il qualifie lui-même d'«hurluberlu» !

Le lecteur éprouve un peu le tournis devant ces valse-hésitations.

Mais ce n'est pas fini : «*Quand bien même, écrit-il, il n'y aurait pas eu de massacre intentionnel, ni de sélection mortelle dès l'arrivée dans les camps, quand bien même on se serait "contenté" de faire mourir en masses les Juifs et les autres, par la faim, l'épuisement et les coups, qu'est-ce que cela changerait ?*»

Voici un exemple typique de spéculation pseudo «radicale» qui non seulement ouvre la porte au négationnisme mais en plus relève de la science-fiction : on ne peut enlever au nazisme toutes ses caractéristiques exterminatoires concrètes, pour la bonne raison que les événements ont **déjà** eu lieu. Il est trop facile d'écrire : «*Mes ennemis ce sont des rapports sociaux*» et tout le reste c'est «*le point de vue des juges et des avocats aux procès de Nuremberg*». La lutte contre le système capitaliste s'ancre dans des faits concrets, et toute discussion politique sérieuse ne peut se passer de la connaissance de ces faits.

En réalité, Quadruppani à l'époque, comme d'autres ultragauches soixante-huitards, n'a «pas d'opinion» sur la question des chambres à gaz ! Pourquoi donc consacrer soixante-dix pages à tourner autour d'une question pour finalement avouer qu'il n'a pas d'avis ? On comprend seulement qu'il attend qu'une «opinion ait droit de cité» sur les chambres à gaz. Une «opinion» ou une analyse historique ? On se demande ce que signifie cette expression «avoir droit de cité», surtout dans le domaine historique où les spécialistes raffinent, peaufinent, voire corrigent régulièrement les interprétations des faits qu'ils construisent.

En réalité, Quadruppani n'a rien à dire sur les chambres à gaz, ni même sur les écrits de Faurisson, il s'indigne surtout contre la «*peu ordinaire répression judiciaire qu'il subit*».

Il change encore une fois de terrain : c'est en démocrate radical (à la Chomsky) que Quadruppani se pose. Pourquoi pas ? Mais pourquoi choisir de défendre seulement UN hurluberlu antisémite et négationniste, et ne pas évoquer toutes sortes d'autres injustices réelles ? Mystère.

Notre écrivain radical se lamente qu'un «hurluberlu» n'ait plus les honneurs de «*la grande presse française*»... Voilà un «hypergauchiste» qui se transforme tout à coup en avocat de la liberté d'expression totale afin que tous les «hurluberlus» inondent les rubriques consacrées aux commentaires et critiques des lecteurs ? Serait-ce une astuce diabolique pour précipiter la ruine de la presse bourgeoise ? Car si tous les journaux publiaient les courriers de types du genre Faurisson ils feraient rapidement faillite !

On a du mal à comprendre et à prendre au sérieux ce plaidoyer en faveur de l'«hurluberlu» Faurisson qui part dans tous les sens surtout lorsque Quadruppani embraye ensuite sur le couplet classique des ultragauches contre l'antifascisme, critique qui n'a rien à voir avec la liberté d'expression qu'il vient de défendre avec des arguments confus...

Le seul intérêt de ce chapitre est de nous dévoiler la paresse intellectuelle de certains ultragauches ; ils voulaient bien défendre la liberté d'expression de Faurisson (surtout si cela permettait provoquer un scandale médiatique, aujourd'hui on dirait de faire le buzz), prendre au sérieux les questions d'un «hurluberlu» qui «délire», mais ne voulaient surtout pas lire les principaux livres sur le judéocide qui étaient parus depuis 1945 et prendre position pour clore le débat. Ils attendaient qu'une opinion ait «droit de cité», comme d'autres attendent Godot...

⁵ La notion de «délire» revient souvent chez les ultragauches pour qualifier leurs ex-amis négationnistes. Elle suppose une certaine proximité voire une compassion pour le camarade «délirant». Qu'il s'agisse d'un délire passager ou d'un délire structurant la personnalité de tel ou tel négationniste (tous les mouvements révolutionnaires, notait déjà Engels au XIX^e siècle, attirent un certain pourcentage de branquignols, d'exaltés ou de personnes «socialement inadaptées» au capitalisme), cette qualification permet surtout d'éviter de se pencher sur l'arrière-fond politique, matériel, du prétendu «délire» réduit à une lubie personnelle. On constate parfois les mêmes réactions face à des propos antisémites, sexistes, homophobes, ou antimusulmans dans les milieux militants. C'est d'autant plus «amusant» quand il s'agit de marxistes hyper orthodoxes qui prétendent que les explications «psy» ne sont que des foutaises et que seuls comptent les «rapports sociaux», la «composition de classe, etc.

